





Shana Keers

*Mon* **ADN**

2 – Mon avenir

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-4142-5

© 2024, Shana Keers

Crédits photos :

\* Couverture :

Depositphotos - @ Victor\_Tongdee | 309395434

Depositphotos - @ ffsettler | 213640812

\* Vecteurs mise en page :

Depositphotos - @ Fafarumba | 89388186

Depositphotos - @ macrovector | 58306185

Design de couverture : Nathalie Machado

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## **Avertissement de l'auteure**

**Cette œuvre comporte des scènes érotiques dépeintes dans un langage adulte.**

**Elle vise un public averti. L'auteure décline toute responsabilité dans le cas**

**où cette histoire serait lue par un public trop jeune.**

***Mon ADN* est une romance qui aborde des sujets sombres. C'est une fiction, mais avant de la commencer, je vous recommande de lire les trigger warnings situés à la fin.**

# Chapitre 1



*Synaëlle*

*Culpabilité, agression sexuelle, taule, perpétuité...*

Ces mots percutent encore ma boîte crânienne plusieurs minutes après le départ d'Alric.

Il n'aimait pas sa sœur comme elle l'aurait voulu... Était-il amoureux d'elle ? Lui a-t-il fait du mal parce qu'elle l'a repoussé ? La justice l'a-t-elle condamné ? A-t-il vécu en prison une partie de ces quinze dernières années sans en parler à quiconque ?

En équilibre sur un pied, je me cramponne à la rampe et grappille de l'air par petites goulées pour ne pas m'évanouir. Plus je dissèque ses paroles, plus je peine à respirer et ce ne sont pas mes parents qui vont me secouer. Ma mère s'est effondrée sur la marche au-dessous de moi, et mon père se tient immobile entre la porte de la cuisine et le buffet du salon. *Ne pas tomber dans les pommes. Ne pas tomber dans les pommes.*

— Papa ? Maman ?

Ma voix souffreteuse se perd dans le silence qui m'entoure. Aucune réaction de leur part, pas même un battement de cils. Au milieu de cette atmosphère devenue polaire, leurs mines décomposées m'amènent à la conclusion que, tout comme moi, ils découvrent une vérité impossible à avaler.

Comment n'ai-je rien remarqué, après toutes ces nuits passées dans ses bras ? Tous nos regards et nos échanges sans paroles étaient-ils dénués de sens ? Comment mes parents ont-ils fait pour rater une

information aussi dramatique alors qu'ils le connaissent depuis si longtemps ?

Un goût âcre imprègne ma bouche. Alric m'avait prévenue qu'il n'était pas un mec pour moi. J'ai cru qu'il me prenait pour une gamine sans expériences sexuelles. J'ai pris sa mise en garde à la légère. Comment ai-je fait pour ne jamais douter de lui ?

*Bon sang ! Des éléments manquent à cette histoire, c'est obligé.*

Réfléchir. Remonter le fil du temps et assembler les pièces d'un puzzle dont l'image reste floutée par l'incompréhension.

*Dolorès. Alric. Alric. Dolorès.*

Je ne connais presque rien de cette femme. Je n'ai pas eu la présence d'esprit de demander à Alric de quoi elle était décédée et quand c'était arrivé. Après qu'il a quitté la métropole ? Avant ? Je viens d'apprendre qu'elle souffrait d'une maladie. Laquelle ? Peut-être n'avait-elle pas toute sa tête ? Peut-être est-elle la coupable de cette agression ? Et si c'est le cas, comment a-t-elle réussi à abuser de lui ? Il se montre toujours si fort, si dominateur !

« La seule personne qui comptait pour elle, c'était lui, et il s'en foutait », a précisé mon père tout à l'heure. Qu'entendait-il par là ? Pourquoi a-t-il pris son meilleur ami à partie pour défendre cette femme ? *Son meilleur ami, bon sang !*

Alors que mes interrogations redoublent, mon état de sidération se dissipe. Qu'est-ce que je fais encore ici, à attendre des réponses que, de toute évidence, je n'obtiendrai pas de mes parents ? Il n'y a qu'Alric pour me les fournir.

Sans me soucier de ma cheville fragilisée, je descends la dernière marche des escaliers et récupère mon téléphone échoué sur le sol. Je peine un peu à poser mon pied par terre. Cependant, la douleur n'est rien en comparaison de celle qui enserme ma poitrine quand je déverrouille mon appareil pour vérifier s'il a survécu. Je n'ai pas pris le temps de fermer ma précédente conversation avec Alric. Désormais, je m'en sens incapable et remonte le fil de la discussion avec nervosité, comme si

j'avais besoin de m'imprégner du mot « chérie » qui ponctue ses messages.

Il y a moins d'une heure, je brûlais d'envie de le voir rentrer. J'avais admis qu'il représentait beaucoup plus qu'un *sexfriend* à mes yeux et je contenais difficilement les papillons qui voletaient dans mon ventre. J'envisageais un avenir avec lui et pourtant, je n'étais pas pressée de divulguer notre relation à mes parents. Était-ce à cause d'un mauvais pressentiment ? Pas du tout. J'avais juste envie de rester cette adolescente, ingénue et feu follet, qui prenait la vie comme elle venait. Et maintenant, après avoir été larguée sans parachute dans le monde des adultes, je tente de survivre à un atterrissage en catastrophe en me raccrochant aux battements de mon cœur. Tout n'est pas perdu. Non, je ne peux pas imaginer que je me sois fait berner. Je ne peux pas m'être trompée sur l'homme dont je suis tombée amoureuse.

Mes doigts cessent de naviguer sur l'écran pour se figer à quelques millimètres au-dessus du clavier.

*Où es-tu ? Pourquoi t'es-tu enfui ? C'est quoi cette histoire d'agression ?*

Je tape ce qui me vient en tête et l'efface aussi vite. Vu comme il est parti de la maison, il ne répondra jamais à une question ordinaire.

Je cherche une phrase qui retiendrait son attention et après une courte réflexion, je parviens à en trouver une qui pourrait le faire réagir.

[Il y a quelques semaines, tu m'as dit que l'on pouvait devenir fou si on perdait confiance en l'être humain. Fais en sorte que je ne perde pas confiance en toi et explique-moi.]

— Qu'est-ce que tu fais ? gronde mon père, par-dessus mon épaule.

Je ne sais pas quand il s'est avancé vers moi ni ce qu'il a eu le temps d'intercepter de ma conversation. En tout cas, il n'en verra pas plus. J'aplatis mon téléphone contre ma poitrine et lève les yeux pour défier son regard orageux.

— Je ne vais pas rester les bras croisés après ce que je viens d'entendre.

*D'ailleurs, je devrais déjà être partie.*

Je m'apprête à enfiler mes ballerines quand je réalise que mon sac à main n'est pas posé sur le meuble de l'entrée.

*Merde ! Merde ! Merde ! Je l'ai laissé dans ma chambre tout à l'heure.*

Je reviens sur mes pas et, alors que j'appuie avec précaution mon pied sur la première marche pour monter à l'étage, ma mère recouvre soudain ses esprits. Elle secoue la tête et se dresse devant moi.

— C'est... c'est ton sac que tu veux ? Je vais te le chercher.

Avant que je ne réagisse, elle est en haut et disparaît sur le palier. Mon père profite du silence qui se réinstalle entre nous pour reprendre ses grognements.

— Si tu crois qu'il t'attend en bas de l'immeuble, tu le connais mal, princesse. À cette heure-ci, ses anciens démons ont dû ressurgir. Un bar, un verre, une femme...

J'avais beau pressentir qu'il n'approuverait pas ma relation avec Alric, j'espérais qu'il l'admettrait par amour pour moi. Or, c'est tout l'inverse qui s'est produit. Le papa prévenant ne s'est pas précipité sur moi pour savoir si j'allais bien après ma chute. Le pote protecteur a accablé son meilleur ami sans lui laisser le droit de réponse. Et maintenant, l'individu qui me fixe l'air sarcastique n'a rien à voir avec l'homme bienveillant que je côtoie depuis ma naissance.

À la fois incrédule et agacée, je lui sers un regard noir.

— Donc, pour toi, il est coupable d'office ? Est-ce que ça signifie que tu étais au courant de cette histoire d'agression ?

— Bien sûr que non ! s'offense-t-il. Me crois-tu assez stupide pour te mettre sciemment en présence d'un... pervers ?

— Simon ! proteste ma mère de retour en bas des marches. Tu es en train de l'accuser sans preuve.

— Sans preuve ? Il n'en a pas assez donné avant de se barrer ?

— C'est notre ami ! Tu pourrais lui laisser le bénéfice du doute !

— Un ami qui se tape notre fille sous notre nez depuis des semaines ! Tu appelles ça, un ami ? Nous avons manqué de vigilance, toi et moi.

Il ne décolère pas, m'entraînant d'un coup au bord de l'explosion.



— Bon sang ! On parle d'agression sexuelle et de prison. Puisque tu n'étais pas au courant de ça, je ne vois pas pourquoi tu tires à boulets rouges sur lui avec comme seul prétexte le fait que tu ne digères pas notre relation. C'est un comble que ce soit ce qui te préoccupe le plus. Si j'avais appris un truc de ce calibre sur Lindsey, je ne l'aurais pas laissée partir sans comprendre le pourquoi du comment.

— Qu'est-ce que ça changerait si je connaissais les détails sordides de cette affaire ? réplique-t-il du tac au tac. Dolorès est décédée il y a quinze ans. Ça ne la fera pas revenir. Quant à cette histoire de prison, ça ne peut pas avoir existé. Ta mère et moi avions Alric au téléphone trop souvent pour qu'il puisse nous avoir caché son incarcération. Il est fragile depuis toujours. Il a suivi de multiples psychothérapies à cause de son enfance. Il a dû vouloir soulager sa conscience par une sorte de métaphore ridicule.

— Il a dû ? Ridicule ? Comment peux-tu t'arrêter à des hypothèses alors que le sujet est grave ? Tu ne crois pas que, s'il avait fait du mal à sa sœur, elle aurait foncé chez les flics pour porter plainte ? As-tu pensé que ça pouvait être elle la coupable ?

Je reste sur mon idée, parce que si c'était le cas, ça changerait tout. Mon père crache un rire caustique et mon sang turbine dans mes veines.

— Je ne vois pas ce qui est drôle, Papa. Les hommes subissent aussi des violences sexuelles. Ce n'est pas fréquent, mais ça arrive.

Je cherche du soutien dans le regard de ma mère qui s'est reculée contre la console de l'entrée. De nouveau mutique, elle se contente de pincer les lèvres et de hausser les sourcils d'un air désolé.

— Ton analyse est farfelue, insiste mon père. Dolorès souffrait d'une grave malformation cardiaque. C'était un poids plume. Elle n'aurait pas eu la force de retenir son frère contre son gré pour je ne sais quel... rapport dégoûtant avec lui. Et puis tu oublies que lui aussi aurait pu porter plainte contre sa sœur. Quoi que... il a toujours eu une relation particulière avec les femmes.

*Je vais me réveiller de ce cauchemar, c'est obligé.*

— N'essaie pas de me convaincre que je me trompe sur son compte, Papa. Peut-être que oui ou peut-être que non. En tout cas, je n'ai pas l'intention d'enfiler des œillères pour t'arranger, toi. Et pour ton information, je ne suis pas une princesse. Je n'aime pas les paillettes et je ne rêve pas d'un gentleman dans ma vie. Je préfère me planter, et même me manger un mur, plutôt que de rester ici en me basant sur des suppositions.

À ce stade, mes yeux lancent des éclairs et ceux de mon père ne sont pas loin d'en faire autant.

— Et toi, n'inverse pas les rôles. Ce n'est pas moi le méchant de l'histoire. Ta mère et moi l'avons soutenu pendant des années. Et non seulement, il nous a caché cette horrible affaire d'agression, mais en plus, il...

Il agite ses mains devant son visage en grimaçant.

— Argh ! Je n'ai plus envie de parler de ça.

— Ça tombe bien, je n'ai plus rien à te dire non plus. Tu ne veux pas savoir ce qui s'est passé ? Moi, oui !

Excédée, j'attrape mon sac des mains de ma mère et sors sur le palier en tapant des pieds pour me calmer. Tant pis pour ma cheville souffrante. C'est ça ou je saute au cou de mon père pour l'étrangler.

Évidemment, il me suit jusqu'à l'ascenseur et me retient par le poignet.

— Lyly, ne fais pas l'enfant et prends le temps de réfléchir avant de te précipiter. Je ne suis pas contre toi, je veux juste le meilleur pour toi.

Le ton de sa voix a beau s'être adouci, je ne baisse pas en pression. Il est allé trop loin. Pendant des années, j'ai fait de mon mieux pour ne pas le décevoir. J'avais peur qu'il découvre mes vices. Je me sentais indigne d'être sa fille, parce que je le considérais comme l'homme parfait. Or, ce qu'il vient de se produire a mis en évidence ce que mon aveuglement m'interdisait de voir. Il n'est ni le pote idéal ni le père débordant de tolérance. Il est borné, rempli de rancœur et je déteste cet aspect de lui.

Je me dégage de sa poigne avec fermeté et m'engouffre dans la cabine avant de lui faire face.

— Si jamais on m'égorge, tu obtiendras les preuves dont tu as besoin pour faire enfermer ton meilleur ami qui t'a si odieusement trahi. Ce sera une chance, non ?

Il rouvre la bouche quand les portes métalliques se referment sur moi. Je l'entends tonner mon prénom et, tandis que la cage d'acier descend les étages, je prie pour qu'il ne prenne pas l'escalier pour me suivre. Heureusement, lorsque j'atteins le rez-de-chaussée, le hall d'entrée est vide. Je le traverse en vitesse et une fois dehors, mon téléphone vibre et mon cœur s'anime d'un espoir fou. Seulement quand je consulte l'écran, la désillusion écrase mon thorax. Ce n'est que mon père. Je refuse l'appel et, tout en boitillant jusqu'à ma voiture, je compose le numéro d'Alric. Je ne vais pas baisser les bras à cause d'un message resté sans réponse. Il y a moins d'une demi-heure, il a affirmé qu'il ne jouait pas avec moi et je suis sûre d'avoir lu de la sincérité dans ses yeux. Il ne peut pas être un homme mauvais. Il ne peut pas m'avoir utilisée pendant des semaines.

Après plusieurs sonneries, la boîte vocale se déclenche et je retiens les larmes qui affluent dans ma gorge pour réussir à articuler :

— S'il te plaît, réponds-moi. Tu n'as pas le droit de me laisser comme ça. Je... je... m'inquiète.

Me mettant à bredouiller, je raccroche. Puis, après quelques inspirations, je m'installe au volant et réfléchis, incertaine de ma destination.

*Un verre, une femme...*

Je maudis ces paroles qui tournent en boucle dans mon cerveau. Néanmoins, connaissant les addictions d'Alric, je ne peux pas écarter la possibilité qu'il se soit précipité dans un café pour se soûler. Et Dieu sait ce que l'abus d'alcool peut entraîner !

Alors qu'un goût de bile est de retour dans ma bouche, je prends la route en direction de son restaurant. Je roule au pas et refuse les appels à répétition de mon père, trop occupée à inspecter les trottoirs, à scanner les terrasses, les devantures des bars, et à lorgner les ruelles adjacentes. De temps à autre, des klaxons s'élèvent derrière moi. Des automobilistes impatients me doublent et gesticulent dans l'habitacle, mais je m'en fous.

Je prie pour ne pas apercevoir un joli chino noir en compagnie d'une créature aux allures de miss Sixties et, en même temps, je rêve de tomber sur lui pour mettre fin à cette angoisse qui étreint ma poitrine.

Arrivée à destination, je m'arrête au milieu de la voie et fixe le rideau de fer baissé. Alric n'a pas eu le réflexe de se retrancher ici. Pourtant, c'est son repère, l'endroit qui le rassure par-dessus tout.

*S'il n'est pas là, il doit être devant un verre, avec une femme...*

Je presse mes paupières pour retenir mes larmes, puis je saisis mon téléphone qui recommence à vibrer sur le siège passager. Mon père s'obstine à vouloir me joindre et ma mère s'y met aussi. En dehors des appels, ils se sont défoulés sur les SMS. Je leur envoie un « je vais bien » pour avoir la paix, j'adresse un doigt d'honneur au conducteur qui klaxonne derrière moi et je redémarre. Il me reste un espoir, un ultime espoir de démêler cette histoire ce soir.



Pour la forme, je cogne une dernière fois sur la porte. J'ai sonné, j'ai frappé à de nombreuses reprises et j'ai même crié son prénom quitte à voir les voisins faire irruption sur le palier. Sans succès. Alric n'est pas chez lui, il n'y a pas l'ombre d'un bruit derrière le battant.

Mon poing se fige sur le bois, l'autre écrase la coque de mon téléphone pour canaliser la tension qui gonfle dans mes veines. Il s'est évaporé dans la nature et il n'a pas cherché à me tranquilliser. Mon père a donc raison. Pour Alric, je n'ai représenté qu'un passe-temps. Rien de plus qu'une partenaire ordinaire dans la longue liste de celles qu'il a baisées sans aucune considération. Je suis arrivée à échéance, je ne mérite pas d'explications.

Une rage aveugle se mêlant soudain à mon incompréhension, je recompose son numéro. Il ne décrochera sûrement pas, mais ça ne m'empêchera pas de cracher le fond de mes pensées à son satané répondeur.

Une sonnerie, deux sonneries... La messagerie se mettant en route, je prends une grande inspiration pour évacuer ma colère après le bip.

— Je croyais que tu savais porter tes couilles autrement que pour baiser. Tu n'es qu'un dégonflé, Alric Gomez.

Le cœur au bord des lèvres, je raccroche et je craque. Je me laisse glisser le long de la cloison et quand j'atteins le sol carrelé, je lâche enfin toutes les larmes qui se sont accumulées dans ma gorge. La minuterie de la cage d'escalier se déclenche et me plonge dans le noir. Je me recroqueville comme un animal apeuré tandis que les phrases de mon père et d'Alric se succèdent dans mon cerveau noyé par le chagrin.

*Je ne joue pas avec elle.*

*Un verre, une femme.*

*Il a toujours eu une relation particulière avec les femmes.*

*Elle était mon ADN.*

Je ne sais pas qui dit vrai, mais une chose est sûre, je suis tombée amoureuse d'un connard égoïste.



## Chapitre 2



*Synaëlle*

Une main sur la poignée, je roule des épaules pour faire baisser la tension qui imprègne chacun de mes muscles. J'ai vérifié ma tête dans le miroir de mon pare-soleil avant de rentrer chez moi. J'ai pris le temps d'effacer le noir qui avait coulé sur mes joues et j'ai remaquillé un peu mes yeux à l'aide du nécessaire de secours que je garde toujours dans mon sac. Il n'y a aucune raison pour que mes parents devinent que j'ai pleuré. Il ne faut pas qu'ils le découvrent. J'ai ma fierté, je ne leur donnerai pas l'occasion de me sortir le « je te l'avais dit » qui doit brûler leurs lèvres. Mes larmes se sont taries, mais la douleur dans ma poitrine est bien accrochée. En prime, ma cheville me fait un mal de chien à cause des quatre étages que j'ai montés et descendus à pied pour espérer obtenir des réponses que je n'ai toujours pas. Je ne suis pas en état d'accepter de nouveaux reproches. Alors s'ils m'attendent pour me sermonner, ils vont être déçus. Je compte réduire nos échanges au strict minimum pour me fourrer sous mes draps au plus vite.

Après quelques minutes à me mettre en condition, je pénètre chez moi. Le son de la télé est le premier qui parvient à mes oreilles. J'imagine un instant que l'ambiance s'est apaisée et que mes parents regardent un film tranquillement, mais alors que je retire mes ballerines, je les entends parler et mon espoir s'évanouit.

— Je te le répète, tout ceci n'est qu'un tissu d'inepties, grogne mon père.

Le soupir de ma mère est bruyant.

— Très bien ! En tout cas, on ne doit pas culpabiliser. À l'époque, nous ne pouvions pas savoir que ça tournerait mal.

*Pour quelles raisons s'en voudraient-ils ? Que s'est-il passé « à l'époque » ?*

— Je ne cherche pas à nier quoi que ce soit, Inès, se défend-il un ton au-dessus. Je m'en tiens au fait et pour l'heure, reconnais qu'aucun élément ne joue en sa faveur. Il nous a caché une information essentielle pendant des années et maintenant, il ne répond même pas au téléphone pour s'expliquer, merde !

*Oh ! Il a essayé de l'appeler.*

— Alors oui, tu as raison, poursuit-il. Je m'en veux, je *nous* en veux. Bon sang ! Nous savions tous les deux qu'il manquait de stabilité et nous l'avons laissé s'approcher de notre fille !

— Enfin, Simon ! s'offusque ma mère dont le timbre grimpe dans les aigus. Tu exagères, il ne lui a pas fait de mal !

— Et ça suffit pour te soulager ?

— Bien sûr que non, mais ce n'est pas en te braquant contre Lyly que les choses s'apaiseront. Que comptes-tu faire quand elle rentrera ? Partir en guerre contre elle sans connaître les tenants et les aboutissants de toute cette histoire ou chercher à savoir ce qu'elle a appris ?

Mon père ne réplique pas tout de suite. Je retiens mon souffle de peur qu'il surgisse dans le vestibule et qu'il me découvre en train d'épier la conversation. Puis je retrouve un peu d'air quand j'entends le glissement de la baie vitrée accompagné de sa voix.

— De quel côté es-tu au juste, Inès ? Tu sais que ce n'est pas à elle que j'en veux.

— Ce n'est pas une question de côté, mais d'impartialité. Comme toi, je suis blessée qu'il ne nous ait pas parlé de sa liaison avec Lyly. Seulement le fait qu'il n'ait pas été honnête avec nous ne le rend pas coupable de cette affaire d'agression. Tu mélanges deux problèmes qui n'ont pas lieu d'être mélangés. Et puis si tu t'angoisses autant pour notre fille, pourquoi ne contactes-tu pas la police ? Après tout, Lyly n'a pas donné de nouvelles depuis un moment maintenant.



*Merde ! Il ne manquerait plus que les flics s'en mêlent pour que la soirée soit au comble de la perfection.*

Incapable de rester tapie dans l'entrée plus longtemps, je carre mes épaules, respire un bon coup et m'avance vers le salon d'un pas lourd.

*Quand il faut y aller, il faut y aller.*

— Ce n'est pas la peine d'appeler qui que ce soit, me voilà. Et avant que vous me le demandiez, je n'ai pas réussi à mettre la main sur Alric.

Mon père se raidit dans l'ouverture de la baie vitrée et ma mère sursaute sur le canapé. Elle peint une grimace timide sur ses lèvres, puis elle détourne ses yeux vers les flûtes en cristal encore posées sur la table. Elle ne se lance pas dans un interrogatoire interminable pour connaître les endroits où je me suis rendue et elle ne cherche pas à savoir comment je me sens. Quant à mon père, il ne lâche pas le « je te l'avais dit » que je craignais. Il m'observe de son regard le plus sombre et ne desserre pas les mâchoires. Il m'en veut toujours, c'est évident.

Mes parents ont un comportement étrange depuis que j'ai raté cette marche. Alors, oui, apprendre que je couchais avec Alric les a chamboulés, et découvrir cette épouvantable histoire d'agression n'a rien arrangé. Cependant, rien n'explique qu'ils soient muets maintenant. Rien, sauf le besoin de me cacher quelque chose et je compte savoir de quoi il s'agit.

— Pourquoi vous ne parlez plus ?

Le dos droit, je masque mon épuisement nerveux derrière un calme relatif. Pourtant si l'un ou l'autre baissait les yeux vers mes pieds, il verrait mes orteils crispés sur les poils du tapis.

Je laisse encore défiler les secondes, puis le son de la télé étant le seul à me répondre, je fiche mes mains sur mes hanches et hausse le ton. J'en ai marre, vraiment marre de cette soirée sans fin.

— Bon, ça suffit ! Je vous ai entendus discuter depuis l'entrée et, d'un seul coup, c'est le silence. Alors, dites-moi ce qui cloche, parce que vous n'êtes pas super doués pour rester naturels.

Ma mère se mord les lèvres, puis elle relève la tête vers mon père comme si elle attendait son accord pour parler. Il appuie une épaule

contre le montant de la baie vitrée et après une longue inspiration il ouvre enfin la bouche.

— Notre comportement n'a rien d'étrange. Nous sommes choqués, vexés, et énervés. Il y a de quoi, non ?

*Et moi, je suis comment ? En train de danser la samba, peut-être ?*

— Papa, si tu ne veux pas digérer le fait que j'ai couché avec lui, tant pis pour toi. Je ne m'excuserai pas et je ne sortirai pas de cette pièce sans comprendre pourquoi vous êtes bizarres tous les deux.

Mon ton est calqué sur le sien, son entêtement va trop loin pour que je garde mon calme. De gré ou de force, je compte obtenir les informations qu'il me manque pour clarifier cette situation irréaliste.

— Tu sais que je n'aime pas les disputes, se radoucit-il un peu. Mon but n'est pas de me fâcher avec toi, mais d'essayer de t'ouvrir les yeux.

— Ils sont grands ouverts, riposté-je, en étirant mes paupières vers le haut afin d'appuyer mon propos. Donc, tu ne verras pas d'inconvénients à répondre à mes questions ? Après tout, en temps *normal*, tu privilégies la discussion pour apaiser les tensions, non ?

Dans un soupir de déplaisir, il décolle son dos du montant en bois et croise les bras.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je veux des explications sur tous les reproches que tu lui as faits. Pourquoi l'as-tu accusé d'avoir négligé sa sœur au moment où elle en avait le plus besoin ? Pourquoi n'avez-vous jamais parlé d'elle à la maison et pourquoi collectionne-t-il les femmes, puisque tu semblais tenir à me le dire tout à l'heure ? Je veux aussi savoir ce qui s'est passé *à l'époque* pour que vous vous en vouliez, et pourquoi tu t'es mis à douter de lui avant même de connaître l'existence de cette agression. Je déteste ce que tu me montres de toi, ce soir. Ça ne te ressemble pas. Alors qu'est-ce que tu ne me dis pas ? Pourquoi tu le condamnes sur des présomptions ?

Pour seule réponse, il contracte les muscles de sa mâchoire à intervalle régulier, comme s'il se forçait à se taire. Ma colère reprenant le dessus, je tape du pied et grimace aussitôt. *Ma cheville, merde !*

— Bon sang ! Puisque je n'ai pas mis la main sur lui, tu devrais être content et poursuivre sur ta lancée pour finir de l'enfoncer. Ça devrait te conforter dans ton idée qu'il est en train de terminer sa soirée dans un bar... avec une femme...

Je me demande comment je réussis à dire ça sans que des sanglots étranglent ma voix.

— Ça ne me ravit pas, grogne-t-il après un court instant de flottement. Crois-le ou non, j'aurais aimé avoir tort.

*Et moi, donc !*

— Alors, vas-y. Dis-moi tout.

— C'est compliqué et ce n'est pas le moment.

Je relève le menton et ancre plus profondément mes mains à mes hanches.

— Bien sûr que si ! J'ai tout mon temps.

*Et dire que je voulais aller me coucher au plus vite !*

Ses iris disparaissent derrière ses paupières et un poids semble lester sa respiration. La mienne n'est plus qu'un filet d'air tant l'inquiétude se mêle à la colère pour opprimer ma poitrine. Je n'aurai peut-être pas la force de tout entendre. Et même si j'y parviens, je regretterai peut-être de m'être obstinée. Pourtant, je ne suis pas capable de rester dans l'ignorance par facilité. Je veux comprendre. Et tant pis si j'ai encore plus mal que maintenant.

— Elle connaît l'existence de Dolorès, intervient ma mère dans un haussement d'épaules. Plus rien ne nous oblige à tenir parole.

Elle se lève pour éteindre la télé et se rassoit aussi sec. J'acquiesce à ses arguments, lesquels semblent peser plus que les miens, puisque mon père se laisse tomber sur le fauteuil. D'un mouvement de la tête, il m'indique le canapé. Mes jambes tremblant beaucoup, je ne me fais pas prier pour m'installer près de ma mère, mais je garde le buste droit pour lui montrer ma détermination à obtenir des réponses à mes questions.

Pendant une bonne minute, son visage reste fermé. Il frotte nerveusement l'accoudoir et, alors que je gigote d'impatience, il se racle la gorge et se lance enfin :

— Que sais-tu sur sa sœur ?

— Qu'elle est morte il y a quinze ans et qu'elle avait quatre ans de plus que lui.

— C'est tout ?

J'admets que c'est peu si on considère qu'Alric et moi avons résidé sous le même toit pendant deux mois et demi, mais partager le même lit ne veut pas dire qu'on y raconte sa vie. Et puis, je ne suis pas là pour passer un interrogatoire, merde !

Je réprime mes pensées d'un pincement de lèvres et hausse les épaules.

— J'ai senti que c'était un sujet difficile pour lui, alors je n'ai pas insisté.

— De toute évidence, ça l'a bien arrangé, rétorque-t-il, sarcastique.

Je crispe les poings sur mes cuisses. Ce qu'il peut me gonfler ce soir !

— Simon ! s'interpose encore ma mère. Tu reprendras tes rancœurs plus tard.

Alors qu'elle se rencogne dans les coussins, je jette un œil vers elle, l'air circonspect. D'ordinaire, elle aurait continué sur sa lancée pour donner son avis. Là, elle serre les dents et fixe la télé éteinte.

Bon sang ! J'aurais préféré supporter un de ses monologues à rallonge, plutôt qu'user ma patience à essayer de soutirer des informations à mon père.

— Bon, puisqu'il faut en passer par là, allons-y, lâche-t-il dans un soupir d'abandon.

*Alléluia !*

— Nous n'avons jamais mentionné Dolorès, parce que c'était le choix d'Alric. Il a très mal vécu son décès et le fait qu'elle ait souhaité donner son corps à la science. Pour lui, c'était comme une vengeance et il n'est pas arrivé à la digérer. Il a disjoncté et, quelques jours après, il a pris l'avion pour la Nouvelle-Calédonie. À partir de là, il n'a plus voulu que le prénom de sa sœur soit prononcé.

*Ça commence bien, je suis déjà larguée.*